

Omar Belkheir

Boukerma Fatma Zohra

En guise d'introduction:

Dans cet essai, nous tenterons de faire connaître un domaine pas suffisamment connu en Algérie dans le domaine de la recherche linguistique et des sciences du langage. Nous tenterons de mettre en exergue les idées fondatrices de ce domaine, et tenter de savoir en quoi la cognition, qui est un domaine en vogue dans des disciplines diverses, regroupant les sciences humaines et sociales et les sciences expérimentales, peut –elle contribuer à faire avancer le débat sur la complexité et la pluridisciplinarité. Nous ne prétendons pas apporter du nouveau au débat actuel sur la primauté du cognitif. Notre prétention se limite à présenter un certain nombre d'idées qui pourraient contribuer à faire avancer le débat. A titre d'illustration, nous ne pourrions déclarer, sans craindre d'être contredit, que les recherches dans la cognition sont au stade primitif dans la plupart de nos départements de langues (arabe, français, anglais...), malgré des avancées significatives dans les domaines de la psychologie, des neurosciences...

Pourquoi la cognition ?

Depuis la nuit des temps, l'homme n'a cessé de poser des questions sur des phénomènes en relation avec son quotidien et son développement. Ces phénomènes qui ne cessent de le tarauder, ont toujours été à l'origine de toutes les productions intellectuelles de l'humanité toute entière. Il a sans cesse tenté de cerner ces phénomènes en usant de la *dénomination* comme étant le moyen le plus efficace pour *mettre en cage* un concept. Des débats ont été engagés par les Grecs,

¹⁹ - Omar Belkheir, Boukerma Fatma Zohra, sont tous deux des enseignants chercheurs aux grades de Maîtres de conférences, à la Faculté des Sciences Humaines et sociales, Université Mouloud MAMMERY de Tizi-Ouzou.

puis les Arabes, et les Européens de la Renaissance...sur la relation existante entre le langage, l'outil de la dénomination et l'esprit, le *moteur* à l'origine des idées. Ceci est peut être du au fait que l'homme est, à notre connaissance et jusqu'à preuve du contraire, la seule créature possédant une faculté unique, complexe et en constante évolution, que ce soit du point de vue intellectuel ou physiologique et biologique. Cette faculté est radicalement différente de celle des autres créatures. Le débat est toujours en cours, avec une différence de taille par rapport à ce qui a été dit plus haut; il est proposé des mécanismes et des explications plus cohérentes et d'une scientificité inébranlable, pour expliquer ce phénomène que les psychologues et les linguistes dénomment la cognition, il est fait appel, pour développer ce paradigme, aux avancées de l'informatique, des neurosciences, de l'intelligence artificielle... Les travaux dans ce domaine ont commencé dans les années 50, au moment où l'informaticien et mathématicien, A.M. Turing, considéré comme l'inventeur de l'ordinateur, a mis au point un test d'intelligence artificielle fondée sur la faculté d'imiter la conversation humaine. *Ce test consiste à mettre en confrontation verbale un humain avec un ordinateur et un autre humain à un aveugle. Si l'homme qui engage les conversations n'est pas capable de dire lequel de ses interlocuteurs est un ordinateur, on peut considérer que le logiciel de l'ordinateur a passé avec succès le test. Cela sous-entend que l'ordinateur et l'homme essaieront d'avoir une apparence sémantique humaine. Pour conserver la simplicité et l'universalité du test, la conversation est limitée à un échange textuel entre les protagonistes.*

Quels que soient les résultats de ce test et les critiques qu'il a subi, nous dirons qu'il a été à l'origine d'une vision qui est à l'origine de l'évolution actuelle des sciences cognitives étendues aux différentes disciplines des sciences humaines et sociales et des sciences expérimentales. De là est née l'idée selon laquelle l'homme a construit la machine i.e. l'outil informatique, selon les modèles de pensée propres à l'être humain.

La perspective cognitivo-computationnelle de Chomsky :

La tentative la plus intéressante, à l'origine de l'évolution actuelle du concept de la cognition en linguistique, car c'est ce domaine qui nous intéresse dans ce présent article, est le projet initié par le psychologue Herbert Simon, le linguiste Noam Chomsky et le spécialiste de l'intelligence artificielle Marvin Minsky. *L'hypothèse fondatrice de ce projet était que, de façon générale, la cognition humaine pourrait être définie à la manière d'une machine, en termes de calculs (« computations »), correspondant au traitement des divers types d'informations reçues par l'humain* (Fuchs, 2004).

L'esprit, dans cette optique, est conçu comme étant un système complexe de traitement de l'information, basé sur un ensemble de règles qui sont à l'origine d'un nombre incalculables d'opérations et de calculs mentaux. De là, est apparu le concept de mentalisme en linguistique. La philosophie mentaliste de Chomsky a été à l'origine de ce revirement radical de la linguistique qui a été dominée par le paradigme béhavioriste. Cela n'a pas été facile pour lui de remettre en cause un ordre établi durant des décennies. Dans sa tentative d'expliquer que l'apprentissage du langage n'est pas le résultat d'un conditionnement, il a été contraint de recourir à la théorie cartésienne de l'explication de la pensée et à l'école de Port Royal. *Dans ses travaux ultérieurs, il indiquait qu'il était nécessaire de concevoir l'objet de la linguistique comme étant la compétence linguistique des agents, c'est-à-dire une réalité mentale, plutôt que simplement le comportement linguistique observable.* (Spector, 2005). D'ailleurs, Chomsky dans (*syntactic structures 1956*) parlait de règles de transformations à partir d'un noyau ; de là est venu le concept de linguistique dite computationnelle, *c'est-à-dire du courant s'inspirant de l'étude des langages formels pour élaborer des traitements automatiques des langues.* (Fuchs, *ibidem*).

La théorie modulaire de l'esprit, de J.Fodor :

Inspirée par la théorie chomskyenne, la théorie fondée par le philosophe et psycholinguiste américain Jerry Fodor, a été la plus inspirante dans l'élaboration de

l'explication du caractère cognitif du langage ; « So, Chomsky's account of language learning is the story of how innate endowment and perceptual experience interact *in virtue of their respective contents*: The child is viewed as using his primary linguistic data either to decide among the candidate grammars that an innately represented 'General Linguistic Theory' enumerates (Chomsky, 1965) or to 'calibrate' endogenous rule schemas by fixing parameter values that the innate endowment leaves unspecified (Chomsky, 1982). This sort of story makes perfectly good sense so long as what is innate is viewed as *having* propositional content: as expressing linguistic universals, or rule schemas, or whatever. But it makes no sense at all on the opposite assumption. » (Fodor, 1983)

En effet, le cerveau de l'homme ne fonctionne plus comme un tout. Le langage n'est, par conséquent, qu'un module parmi tant d'autres qui sont d'ordre sensoriels, auditifs, mémoriels...etc.

Ainsi, la langue qui est, en fait, un module, est composée de sous modules de types phonologiques, morphologiques, syntaxiques...

En conséquence, la conception Fodorienne de ces modules est caractérisée par ses aspects automatiques, inconscients, rapides, parallèles et indépendants les uns des autres, celles-ci s'opposent donc, au système central qui est lui-même conscient, un système contrôlé, lent et séquentiel. Le fonctionnement de ces modules est lui-même de nature innée, tout au plus influencé par quelques paramètres mais en aucun cas résultant d'un apprentissage. A l'instar de Chomsky, Jerry Fodor était contraint lui aussi à recourir à des travaux anciens pour édifier sa théorie ; il s'est inspiré de la théorie de Gall (1757-1828) qui reposait sur *la psychologie des facultés, ou chaque capacité de l'esprit humain est conçue comme une faculté, plus ou moins isolée des autres. Fodor, donne ainsi, une version moderne et cognitiviste de la psychologie des facultés, fermement ancrée dans le fonctionnalisme et le représentationnalisme (Reboul, Moeschler, 1998 : 66)*

Ainsi, le fonctionnement de l'esprit chez l'homme est soumis à une hiérarchisation dans le traitement de l'information de quelque nature que ce soit (visuelle, auditive, motrice...). Des « systèmes » sont mis en route à chaque fois que l'homme perçoit une information. Jerry Fodor parle dans ce contexte de trois

composants formant ces systèmes, chacun de ces composants est totalement indépendant des deux autres ; ces derniers sont : le transducteur, le système périphérique et le système central. Des régions du cerveau s'occupent de répartir l'information en fonction de ce principe de composants. Quand l'homme perçoit une information, le transducteur s'occupe de traiter et de traduire cette information dans le format qui correspond (langage, mouvement, son, odeur...), c'est en quelque sorte, une identification et une classification de l'information.

Cette information, une fois identifiée, est traitée dans un autre système appelé le système périphérique ; ce dernier s'occupe du traitement des données perçues par l'un des canaux du transducteur, en canalisant les données linguistiques dans des sous systèmes linguistiques, et les données olfactives dans un système et des sous systèmes olfactifs, et le système visuel dans un système et des sous systèmes visuels...

Revenons au système linguistique, qui est lui-même un système spécifique, vu sa nature complexe par rapport aux autres systèmes. Les données linguistiques sont traitées de manière codique, c'est-à-dire interprétées dans leur aspect structural et codique sans plus. Les autres aspects de la langue, c'est-à-dire l'aspect pragmatique et énonciatif, sont l'apanage du système central.

Ce dernier, permet la confrontation des données qui lui parviennent par le biais du système périphérique, ce qui l'aide à interpréter correctement toutes ces données, et ainsi permettre à l'homme de comprendre la signification de toutes les données contenues dans les messages. Pour arriver à effectuer cette opération, le cerveau central emploie des processus inférentiels bien définis, imposés par des structures logiques et par le contexte qui est construit dans la mémoire à long terme. Ceci-dit, l'interprétation des données purement linguistiques sont la fonction du système périphérique qui forme un module encapsulé et qui définit la structure codique du langage. En ce qui concerne le système central, celui-ci a la charge de l'interprétation et de la compréhension du langage, allant jusqu'à la définition des règles à l'origine de la communication humaine. On pourra caricaturer ces processus en disant que la théorie linguistique structurale permet de définir la fonction du système périphérique, par contre les théories linguistiques

pragmatiques et interactionnelles, elles permettent de connaître le fonctionnement du système central. C'est à partir de ce constat que Sperber et Wilson ont permis d'élaborer une théorie linguistique pragmatique à caractère cognitif, en tentant de comprendre les processus cognitifs à l'origine de ces phénomènes. Ces deux auteurs ont permis le développement d'une compréhension du langage en se référant aux processus inférentiels opérant au niveau du système central, tel que défini par la modularité fodorienne. Cependant ils ont pu développer, après la parution de leur ouvrage (1979) le concept de modularité, avec une conception différente de celle de Fodor, ils ont dénommé ce concept la *modularité généralisée*.

Sperber et Wilson ne parlent plus de systèmes périphériques à entrées perceptuelles et sorties conceptuelles constituant les entrées du système central. Ils parlent, par contre de modules qui s'occupent du traitement des modules à caractère perceptuel, et d'autres à caractère conceptuel. De ce fait, on ne peut plus parler du traitement linguistique au niveau du module périphérique et pragmatique au niveau du système central. Pour remédier à cette problématique, les deux auteurs se sont, profondément inspirés de la théorie transformationnelle de Chomsky ; ainsi « *le module linguistique livre cette première interprétation de l'énoncé (la signification linguistique de la phrase, sa structure profonde) qui se présente comme une forme logique : une suite ordonnée de concepts. Les concepts donnent accès aux informations qui formeront les prémisses utilisées dans les processus inférentiels d'interprétation de l'énoncé. Ces prémisses correspondent à ce qu'il est convenu d'appeler la connaissance encyclopédique ; c'est-à-dire à l'ensemble des données dont un individu dispose sur le monde (Reboul, Moeschler, infra).*

Donc, cette explication cognitive des processus du langage humain, permet, d'une part, d'augmenter le stock des connaissances de l'homme en enrichissant la mémoire à long terme, et d'autre part, *de se construire une représentation du monde qui peut à tout moment être améliorée*. C'est, à notre avis, ce qui explique clairement la manière avec laquelle l'apprentissage s'opérait, et permettait par là même d'explorer constamment des univers infinis de la connaissance de soi et de

l'extérieur. Du point de vue de l'acquisition, l'homme utilise constamment les connaissances acquises, d'une manière consciente et inconsciente, aidé pour cela par les processus cognitifs qui utilisent tous les acquis pour avancer dans l'interprétation des phénomènes. Ce qui lui permet d'évoluer à la manière dont on l'a expliqué plus haut, c'est ce que Sperber et Wilson ont nommé le contexte. Ce dernier se constitue, en plus des connaissances encyclopédiques acquises par la force des processus inférentiels et la forme logique, des données immédiatement perceptibles tirées de la situation ou de l'environnement physique, ainsi que les données tirées des énoncés précédents ; ces éléments constituent ce que Sperber et Wilson appellent l'environnement cognitif de l'individu ; *« une des originalités de l'approche de Sperber et Wilson c'est de considérer que le contexte n'est pas donné une fois pour toutes, mais qu'il est construit énoncé par énoncé »*.

Les linguistiques cognitives ?

Nous avons pris le soin de mettre un point d'interrogation devant le titre, afin d'attirer l'attention sur un point très important, ayant un lien direct avec l'aspect épistémologique de la question. La tradition structuraliste a réussi à s'imposer des décennies durant, empêchant par la même, l'émergence d'une ou des linguistiques pouvant remettre en cause un ordre établi par le Cours de Saussure. La première tentative qui avait pour objectif de donner un souffle nouveau à la recherche linguistique fut celle de Noam Chomsky dans son travail qui avait pour but, non de décrire les structures des langues, mais de comprendre les structures mentales qui sont à l'origine de la transformation des structures d'un stade mental au stade physique de la formation. On pouvait ainsi parler d'une linguistique cognitive au sens propre du terme.

Plusieurs autres tentatives ont vu le jour aux Etats Unis (car il faut admettre que c'est dans ce pays que ce paradigme a connu son essor). La taxinomie de ces théories linguistiques dites cognitives, a été établie d'une manière exhaustive par Bernard Victorri (2000), en classant celles-ci en trois catégories : nous avons, premièrement, les théories centrées sur la syntaxe, la théorie chomskyenne est l'exemple édifiant de cette catégorie, et nous l'avons expliquée plus haut. La

deuxième catégorie représente les théories à plusieurs niveaux linguistiques en interaction, i.e. ce sont des théories *qui admettent que des facteurs sémantiques et même pour certaines d'entre elles, pragmatiques, puissent influencer les constructions syntaxiques* (Victorri, P1). Ce dernier citera, entre autres, la grammaire fonctionnelle de Simon Dik (1997), la syntaxe autolexicale de Jerrold Saddock(1991), et la grammaire TAG développée par Schleiber et Schabbes (1991). Mais les théories les plus représentatives de cette catégorie sont celles de Ray Jackendoff d'une part, et de Robert Van Valin et Randy LaPolla d'autre part. Pour la théorie de Jackendoff, elle se base sur la conception d'une architecture cognitive des phénomènes de compréhension et de production du langage. Cette architecture, dite *parallèle* et *tripartite*, comporte trois modules (phonologique, syntaxique et sémantique) qui fonctionnent indépendamment les uns des autres, ils sont reliés par une interface, représentée ici par le lexique ; ainsi, pour chaque énoncé, les modules représentationnels construisent de manière générative, une structure phonologique et syntaxique conceptuelles, les règles à l'origine de cette formation sont soumises à des contraintes provenant des autres modules représentationnels par l'intermédiaire des modules d'interface. De cette façon, l'interaction entre les différents modules est permanente lors des processus de traitements des énoncés. De la même manière, le module sémantique est interfacé par d'autres modules du système cognitif central ; Ainsi donc, la production et la compréhension du langage est en permanence influencée par l'ensemble du système cognitif.

Pour ce qui est de la théorie des deux autres auteurs cités plus haut, elle est issue de l'étude de plus d'une centaine de langues, et ce afin de construire une théorie générale pouvant expliquer clairement l'ensemble du langage humain. Ainsi, la syntaxe, selon Van Valin et Lappola, est construite selon des règles spécifiques mais n'est pas autonome ; elle est en interaction avec la structure sémantique et une structure informationnelle typiques des linguistiques fonctionnelles, qui réhabilite les éléments d'ordre discursifs et énonciatifs.

Troisièmement, nous avons les théories rejetant toute autonomie de la syntaxe. Dans cette catégorie, plusieurs théories peuvent venir se regrouper en son

sein. Cependant, ces théories peuvent s'organiser en trois principaux courants : le premier d'ordre fonctionnel, pur et dur, considère que l'unique force organisatrice du langage est *vers une plus grande efficacité dans la communication*. Ainsi, les contraintes d'ordre discursif, doivent être la base d'analyse et de traitement des propriétés d'un énoncé, y compris sa structure syntaxique. On peut conclure ce point en disant que l'aspect syntaxique est déterminé par la structure discursive et communicative ; d'ailleurs un adage anglais est cité dans ce sens : « grammars code best what speakers do most »; ceci nous rappelle curieusement une anecdote : un célèbre poète du temps des oumeyyade appelé farazdaq avait déclamé un vers d'un poème. Un grammairien lui reproche de sortir de la norme grammaticale établie, le poète lui rétorque que sa mission à lui est de dire des poèmes, et la mission du grammairien c'est d'enregistrer ses poèmes et de les analyser comme étant la référence au niveau de la syntaxe.

Le second courant est représenté par les linguistiques dites cognitives, représentées par G.Lakoff(1987), R.Langacker(1987, 1991), L.Talmy(1988) et G.Fauconnier(1997). Pour ces auteurs, la syntaxe elle-même ne peut constituer une autonomie ni même une représentation spécifique ; pour Langacker, le lexique, la morphologie et la syntaxe, sont formées dans un continuum d'unités symboliques qui contribuent à la construction du sens, dans le cadre d'une sémantique encyclopédique. Ainsi, les mécanismes à l'origine de l'activité langagière sont, chez Lackoff et Fauconnier, l'œuvre de processus cognitifs : *à chaque unité grammaticale est associée à une forme diagrammatique qui illustre l'ancrage de la sémantique dans l'expérience sémantique*.

Le dernier courant est issu du courant français initié par le linguiste français E. Benveniste dans sa théorie de l'énonciation, dont l'illustration cognitive est représentée par A.Culioli qui met l'accent sur la dimension intersubjective de l'activité langagière ; à l'instar des théories citées plus haut, cette théorie ne reconnaît pas l'autonomie de la syntaxe, qui n'est en fait que des *opérations énonciatives exprimées en terme de repérages, de visées, de constructions d'occurrences...*

Catherine Fuchs cite d'autres travaux qui ne rentrent pas nécessairement dans ce qui a été précédemment dit mais rentrent dans cet ensemble que nous pouvons inclure dans le paradigme de la cognition et la recherche sur le langage, Il s'agit des travaux de Gustave Guillaume ; on peut résumer les idées fondatrices de cette théorie dans le fait que pour Guillaume, « *l'activité du langage engage deux moments théoriques distincts, celui de la langue et celui du discours. La langue correspond au plan de la représentation, le discours à celui de l'expression- par différence au cri animal qui n'instaurerait pas de distance entre l'acte d'expression et l'acte de représentation* » (Fuchs, 2009). La relation entre ces deux actes est de nature dynamique, dont l'esprit est lui-même le moteur.

Après ce bref aperçu des théories qui représentent, dans leur ensemble, les théories linguistiques cognitives, nous allons poser, dans ce qui vient, les éléments représentant les fondements de la linguistique cognitive, qui va à l'encontre de la linguistique instituée par les structuralistes, et qui est arrivée quelques années après son institution en tant que doctrine officielle de la recherche linguistique, au point de ne plus être capable d'expliquer le phénomène complexe qui est le langage.

Quatre questionnements sont nécessaires pour édifier les points qui peuvent qui sont les piliers à l'origine de ce qu'on appelle désormais la linguistique cognitive. Selon Fuchs (fuchs 2004), le premier questionnement concerne la nature même des connaissances qui constituent la faculté du langage, les différents niveaux la composant (phonologique, morphologique, syntaxique, sémantique et pragmatique), la relation entre ces niveaux...

Le deuxième questionnement traite de l'architecture autour de laquelle s'articule le langage, et les aspects que revêt celui-ci à chaque étape de cette architecture (des modules).

Le troisième questionnement a trait essentiellement de la dynamique du langage ; une dynamique qui englobe la dimension de la variabilité linguistique. De tout temps, la question de l'universalité du langage est posée, en réaction aux phénomènes communs aux différentes langues connues et étudiées. Ce qui est questionné à ce niveau, c'est la marge des variations interlangues, et leur éventuel impact cognitif.

Le quatrième questionnement a trait *aux liens entre le langage et d'autres facultés humaines caractéristiques du fonctionnement symbolique de l'esprit*. Ce type de questionnement traite de la relation entre le langage et les autres facultés cognitives de l'homme du point de vue de la relation, de la perception, de la production...etc.

En guise de conclusion

En conclusion, nous pensons que le paradigme de la cognition est devenu incontournable dans les recherches linguistiques et communicatives, et même au delà, à cause du caractère englobant de ce concept. En effet, toutes les disciplines de l'homme peuvent trouver des explications aux phénomènes étudiés, en recourant à ce concept ; je ne parlerai pas uniquement des disciplines des sciences humaines et sociales, il est aussi question des sciences expérimentales.

Bibliographie

1. Chomsky, N. (1957), *Syntactic Structures*, Mouton: La Haye.
2. Fodor J. A. (1983), *the modularity of mind*, Cambridge, MA: MIT Press.
3. Fuchs C. eds (2004), *La linguistique cognitive*, Ophrys, MSH.
4. Fuchs C. (2009), *la linguistique cognitive existe-t-elle?* In quaderns de filologia, (« new perspectives in cognitive linguistics »).
5. Spector B., « *Linguistique générative et cognitivisme : bref aperçu* », In *Labyrinthe*, 20 | 2005
6. Moeschler J. (1995), «La pragmatique après Grice: contexte et pertinence», *L'information grammaticale* 66.
7. Reboul A.Moeschler J. (1998), *la pragmatique aujourd'hui, une nouvelle théorie de la communication*, Les Editions du Seuil, Paris.
8. Sperber D. Wilson D. (1979), *La Pertinence, Communication et cognition*, Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, Collection « Propositions »
9. Victorri B., (2000), *théories linguistiques et cognition*, In *Cognito*, N°16.